





PATRICK DEWAERE, UNE VIE



+

Christophe Carrière

PATRICK DEWAERE, UNE VIE

Balland

+

Ouvrage dirigé par Gilles Bouley-Franchitti

© Balland, 2012
130, rue de Rivoli
75001 Paris
ISBN : 978-2-35315-150-9

AVANT-PROPOS

Il s'appelait Patrick Maurin. Il est devenu, pour toujours, Patrick Dewaere. Le choix de ce nouveau patronyme, entériné par l'intéressé à 19 ans au moment de signer son premier gros contrat pour le feuilleton télé *Jean de la Tour Miracle*, a une importance capitale. Dewaere, nom de sa grand-mère maternelle, signifie en flamand « le vrai ». En adoptant ce nouveau nom, l'acteur décide, à partir de cet instant, de rejeter le mensonge et le non-dit qui lui ont abîmé son adolescence. Dewaere ne simulera plus. Dewaere dira ce qu'il pense. Dewaere jouera comme il sera. D'où des compositions effarantes d'authenticité, des *Valseuses* à *Série noire*, de *Coup de tête* à *Un mauvais fils*, d'*Adieu poulet* à *Beau-père...* Aujourd'hui, trente ans après son suicide, tout le monde s'accorde à dire que cet homme-là ne trichait jamais. Aussi, la moindre des choses, si on veut lui rendre dignement hommage et le raconter tel qu'il était à une foule de spectateurs qui ont beaucoup entendu parler de l'artiste, qui l'ont même apprécié au détour d'un film, mais qui savent

Patrick Dewaere, une vie

finalement assez peu de choses de cet acteur élevé au rang de mythe par ses admirateurs, la moindre des choses, donc, est de ne pas maquiller la réalité, ni d'oublier « les détails qui gênent ». D'autant plus que les zones d'ombre le concernant ne sont pas à charge.

Il n'y a aucun « dossier » contre Patrick Dewaere. Il n'y a que des blessures. Certaines plus douloureuses que d'autres. Elles seront évoquées au fil de ce livre. Il ne s'agit pas d'appuyer sur ces plaies, mais au contraire de soulager, chez les incondtionnels du comédien, une vieille douleur. Oh ! pas insupportable, la douleur. Mais gênante, entêtante, agaçante et même énervante à force de lire toujours les mêmes poncifs et idées reçues sur ce type « qui n'aurait jamais dû mourir », selon la belle épitaphe de Marc Esposito dans le magazine *Première*.

Car enfin ! il faut être terriblement désespéré pour se tirer un coup de fusil dans la bouche ! Après ce geste irréversible, commis le 16 juillet 1982 dans son pavillon parisien, la presse pointe du doigt ses problèmes de drogue. Puis ses soucis sentimentaux. Puis son mal-être permanent, mis sur le compte de rôles sombres et déglingués. Des années après sa mort, on épilogue encore sur ces conclusions de comptoir, comme dans *Le Tout-ciné, 120 ans de films et de stars* (éditions L'Archipel) : « Chaque fois, son air désenchanté fait écho à celui d'une époque finissante. Cette impression ira en s'accroissant, jusqu'à déteindre sur sa vie privée. » Ben voyons. Garçon, la même chose ! Et mettez ça sur le compte de Dewaere, c'est sa

Patrick Dewaere, une vie

ournée ! Lors de son enterrement, un prêtre souligne dans son homélie que l'homme « se donnait, s'épuisait dans ses rôles. Il était porteur de cette difficulté à être, de cette instabilité intérieure qu'il interprétait à l'écran. Son amour était tellement radical qu'il n'a pu le satisfaire. Il est mort d'amour ». Amen... La démonstration est trop simple pour être satisfaisante. Si elle s'avérait juste, les artistes, souvent investis plus que de raison dans leurs personnages, tomberaient alors comme des mouches ! Or, ne pas comprendre pourquoi Dewaere allait mal, c'est ne pas comprendre pourquoi il s'est éclipsé de la sorte, à 35 ans.

Il est parti la carabine au bout des lèvres. Je suis parti la fleur au bout du fusil. D'abord, appeler Sotha, sa première femme, complice de toujours, instigatrice et grande ordonnatrice avec Romain Bouteille du Café de la Gare, havre de paix, de création et de déglingue (mais pas de défonce) privilégié de Dewaere. En guise de préambule, elle lance, tout en coiffant des perruques pour le spectacle du soir : « Personne ne raconte la vérité parce que certaines personnes concernées sont encore vivantes. Et en plus, cela n'intéresse personne. » Pardon, mais au contraire, on veut bien la connaître cette « vérité », nous ! Car, Patrick Dewaere, c'est un peu notre James Dean à nous. Moins planétaire que le « rebelle sans cause », mais avec un passif autrement plus étoffé. « Quand je l'ai rencontré, il avait 20 ans et on aurait déjà pu écrire un roman de sa vie ! » poursuit Sotha, toujours debout derrière ses perruques. Je lui demande si elle

Patrick Dewaere, une vie

ne préfère pas qu'on s'assoie. Non, elle ne préfère pas. Et à propos de cette « vérité » que « personne ne raconte » alors ? « C'est compliqué... » Il faudra s'en contenter. La visite ne l'embête pas, je la sens seulement lasse. Face à elle, je me sens comme un fan candide qui a bien vu et revu tous les films de Patrick Dewaere, qui a bien lu et relu tout ce qu'on avait écrit sur lui, mais qui ignore l'essentiel, la cause du mal, le trauma majeur. Je ne fais pas partie du cercle des initiés.

« Si c'est un livre de cinéma, pas de problème. Si c'est un roman de vie, c'est chaud », me prévient un de ses amis. « Beaucoup de choses ne sont pas prouvées. D'autres sont quasi sûres, mais impossibles à écrire », me souffle un autre. Miou-Miou, le grand amour de Dewaere, ne tient pas à raconter. Au téléphone, elle explique d'une voix douce et bienveillante : « Ce sera comme les autres livres : incomplet. Car vous ne pourrez pas raconter la vérité. » Mais, bon sang ! n'est-il pas temps justement d'en finir avec cette mystérieuse « vérité » dont tout le monde se gargarise ! Il y a mort d'homme, tout de même ! Et pas n'importe lequel ! « Un type qui n'aurait jamais dû mourir », on vous dit ! Surtout qu'à bien y regarder, ce secret est de polichinelle. Au détour d'un entretien donné à *Première* en 2002, Elsa Dewaere, dernière épouse de l'acteur et mère de Lola, déclarait tout de go : « Il a subi dans son enfance et son adolescence les attouchements très graves d'un proche. À 16 ans, Patrick s'est révolté. Il a donné un coup de poing

à cet homme pour dire : avec moi, ça ne se passe plus comme ça. »

Voilà. C'était là. Sous nos yeux. Noir sur blanc. Et personne n'a fait attention. Moi le premier, qui travaillait, quand a paru cet entretien, à *Première* précisément ! Sur le départ parce qu'en désaccord avec la direction de la rédaction sur les nouvelles orientations éditoriales, je lisais en diagonale ce magazine que j'aimais tant. Et puis, la déclaration n'a pas fait beaucoup de bruit à l'époque parce qu'elle venait d'Elsa, complice de défonce de Dewaere et vouée aux gémonies par quasiment tout le landernau cinématographique. N'empêche. On ne dit pas ce genre de chose au hasard. Surtout en 2002, quand les affaires de pédophilie font de plus en plus souvent la une des journaux. Deux ans plus tard, c'est Gérard Depardieu qui évoquera « la vérité », dans son livre d'entretiens *Vivre* : « Je crois que, dans son enfance, il avait été victime d'actes de pédophilie. Il m'en avait parlé mais je ne sais pas si j'ai le droit de raconter ça. Ce que je sais, c'est que sa fragilité venait de là. Cette enfance qui ne passait pas, c'était son abîme, son gouffre intérieur. » Cela se précise. Et se confirme sans équivoque quand Bertrand Blier, pipe au bec, m'affirme sans sourciller : « Patrick m'a raconté qu'il avait été abusé sexuellement. Et il m'a toujours dit le plus grand mal de sa famille, à l'exception de ses frères et de sa sœur. C'est de là qu'il faut partir. »

Évidemment, cela change tout. Le mal-être permanent s'explique mieux. Tout s'explique, d'ailleurs.

Patrick Dewaere, une vie

L'info est tel un « twist », ce retournement final dans les scénarios qui remet tout le film en perspective. Sauf qu'ici, il n'était pas question d'attendre la fin pour dire l'innommable. Le but n'est pas de verser dans le sordide ou d'entretenir un suspense glauque. Les détails des saloperies dont a été victime Patrick Dewaere, confiés par nombre de personnes une fois celles-ci assurées que j'étais affranchi de l'obscurité indiscretion, je les garderai pour moi. Pas question non plus de désigner quiconque comme coupable, tout responsable de ce borbier étant aujourd'hui hors d'état de nuire. Cela ne servirait en rien le propos de cet ouvrage, à moins de vouloir satisfaire un voyeurisme malsain. Patrick Dewaere a été abusé sexuellement, point. Fort de cette affirmation, on peut « partir de là », oui. Et reconsidérer les déclarations des uns et des autres, peut-être moins anodines qu'elles n'y paraissent. Ainsi, ce témoignage de Dominique Maurin, le petit frère préféré de Patrick Dewaere, dans le recueil d'entretiens de leur mère Mado Maurin, *Patrick Dewaere mon fils, la vérité* (Le Cherche Midi, 2006) : « Témoigner dans un procès où la victime et l'assassin sont déjà loin ? Que dire de plus que mes frères et sœur, coincés par une histoire qui n'aurait dû être qu'un secret de famille, comme tant d'autres ? C'est du spectacle et nous en sommes les acteurs. »

On ne réglera aucun compte. L'addition est trop salée. Mais on va étudier Dewaere par le menu, à la manière de Daniel Spoerri, plasticien qui fige les plats

Patrick Dewaere, une vie

et les restes d'un repas sur une table afin d'en faire un tableau. On ne se lance pas dans une œuvre d'art, mais d'observation. Sans œillères. Sans emphase. Il y a encore vingt ans, quand on commémorait les dix ans de la mort de l'acteur, on y allait sur la pointe des pieds, avec ce qu'il fallait de circonvolutions pour ne froisser personne. « J'ai découvert beaucoup de choses en faisant le film, avoue Marc Esposito, réalisateur du documentaire *Patrick Dewaere*, présenté à Cannes en 1992. Si je les avais sues avant, je ne me serais pas lancé là-dedans. Parce que je ne pouvais pas dire certaines choses, et donc l'essentiel. Ou en tout cas, l'important. Mais bon, tout cela est très compliqué. » Et si on arrêta de se compliquer sa vie ? Si on en parlait simplement ? Si on disait quel homme, quel artiste il était vraiment ? « Un puzzle sans fin dont j'essaie de rassembler les morceaux », résume Lola Dewaere, sa fille.

C'est sûr qu'il ne manque pas de facettes ni de profondeur. On peut s'y perdre et s'y noyer. Le mieux, c'est encore d'y aller dans l'ordre. Début, milieu, fin. Question de clarté. Raisonement confirmé par Marc Esposito : « Le raconter dans l'ordre chronologique de sa carrière traduit bien son parcours personnel d'un mec en pleine santé au moment des *Valseuses*, et qui se fragilise de plus en plus, avec des rôles de plus en plus fêlés. Alors qui nourrit quoi ? Le rôle ou l'acteur ? En fait, cela s'autonourrit. Jusqu'au dernier long-métrage, *Paradis pour tous*, un très mauvais film où il n'est que l'ombre de lui-même. »

Patrick Dewaere, une vie

Ne revenons pas sur ce sorite dont on sait désormais qu'il est partiellement faux. Dewaere était une somme de névroses et de souffrances insoupçonnées par le commun des experts. Et de non-dit en malentendu, l'image a fini par se brouiller. À mal connaître une personne, on la juge mal. Et Dewaere, aujourd'hui intouchable, fut pourtant mal aimé. Parce qu'il était impulsif, cogneur même. Parce qu'il se contrefoutait du système et de l'intelligentsia. Parce qu'il ne pliait pas et préférerait casser plutôt que se soumettre. Pour le punir, on l'a boudé, on l'a nié, on l'a traîné dans la boue. Et ce, jusque dans certaines nécrologies publiées le lendemain ou le surlendemain de sa mort ! Mais pourquoi tant de haine ? Il n'a pas posé de bombes ! Ah si ! une. Lui. Il s'est posé dans le cinéma français et il a explosé. Certains n'y ont vu que du feu. Les imbéciles.

« Mais, peut-on le dire (message très personnel), Dewaere jouait la comédie comme une chaussette molle, trimbalant sa petite gueule de frappe teigneuse comme unique carte de visite. » Datées du 17 juillet 1982, ces quelques lignes parues dans *Libération* sont signées Gérard Lefort. Un peu plus haut, dans la page consacrée au disparu, on lit : « Pour le reste, Dewaere gâcha manifestement sa carrière dans des navets de sinistre mémoire : *Le Juge Fayard* de Boisset, *Un mauvais fils* de Sautet, *Beau-père* de Blier et plus récemment *Mille milliards de dollars* d'Henri Verneuil. » On peut discuter la qualité de ce dernier film, mais dénigrer de la sorte les autres relève au

Patrick Dewaere, une vie

mieux de la mauvaise foi, au pire de la bêtise. À fortiori quand on évoque un interprète qui vient d'arriver à la morgue. On reviendra sur le pourquoi du comment de ces diatribes insensées. On reviendra également sur le sale caractère de Dewaere. Mais comme dit le proverbe artois : « Quand on regarde une personne, on n'en voit que la moitié. » Surtout quand ladite personne sort de l'ordinaire. « Monter en épingle la vie de mon frère, c'est pervers, c'est céder au culte de la personnalité, prévient calmement Dominique Maurin. C'est sur la perversion du milieu du cinéma qu'il faudrait faire un livre. » Peut-être. Sûrement, même. Mais Patrick Dewaere est une personnalité. Et pas n'importe laquelle. Un artiste dont se réclament aujourd'hui une bonne moitié des acteurs français. Un « génie » dixit Jean-Louis Livi, ex-agent de Depardieu et Blier, désormais producteur. « Et les génies ont une génétique particulière », ajoute-t-il.

Enragé pour les uns qui se souviennent d'un homme envoyant littéralement à la tête d'un auteur un scénario indigent, mythique pour les autres qui voient dans ses excès de colère un tel degré d'exigence que celle-ci sera à jamais insatisfaite. Chacun sa « moitié ». Entre, il y a Patrick Dewaere.



1

– *Je ne vauz guère mieux, monsieur le curé,
mais je suis blessé. Je ne me sens pas très
bien... Non, vraiment pas très bien.*

In *Jean de la Tour Miracle*
de Jean-Paul Carrère (1967)

Sa vie commence comme un trait d'union. Patrick arrive après Jean-Pierre et Yves-Marie, nés d'un premier lit, et avant Dominique, Jean-François et Marie, nés d'un troisième. Et le deuxième ? On y revient très vite. Là, on est le 26 janvier 1947, à Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor). Mado Maurin travaille au théâtre de la ville où elle joue une mère supérieure dans l'opérette *Les Mousquetaires au couvent*. Elle aurait volontiers joué une des héroïnes, convoitées par des mousquetaires se déguisant en religieux pour pénétrer dans un couvent, mais Mado Maurin n'est pas loin du terme qui verra la naissance de Patrick. Il lui faut de la robe XXL. C'est d'ailleurs en rangeant les costumes de

Patrick Dewaere, une vie

la troupe que les premières douleurs se font sentir. Pour un peu, Patrick Dewaere, né Maurin, a bien failli naître sur scène. Cela n'aurait pas déplu à sa mère. Pour comprendre cette remarque, il convient de s'arrêter quelques lignes sur ce personnage.

Mado Maurin est comédienne. Depuis toujours. Elle est née en 1915 et ses parents sont fantaisistes. Pas au sens farfelu, mais artistique du terme. Ce ne sont pas des vedettes, mais ils se plaisent à imaginer que leur fille en sera une. Alors, ils la poussent. Surtout son père. Comme elle se débrouille bien au piano, on l'encourage à entrer au Conservatoire de musique. Qu'elle intègre au deuxième essai. Manque de chance, ses mains s'avèrent trop petites pour envisager une glorieuse carrière de soliste. Repli sur le théâtre. La veille de la première d'une pièce, à la Gaîté-Lyrique, où elle tient pour la première fois un rôle conséquent, son père lui met une rouste pour refroidir son égo. Qui aime bien, châtie bien. De toute évidence, il l'adore... Du coup, quand elle rencontre, à 18 ans, un baryton de 30 qui lui joue du violon avec ses yeux, elle craque illico, l'épouse et quitte le domicile familial.

Mado Maurin a deux passions : Dieu et la scène. Elle croit dur comme fer aux deux et n' imagine pas une seconde qu'il en soit autrement pour ses enfants. Cela s'appelle reproduire un schéma familial, oui. Alors, elle traîne ses gamins de plateau en plateau, lesquels deviennent malgré eux des petits chiens savants dans un premier temps, de très bons comédiens dans un deuxième. Dans le métier, ils sont connus comme des

Patrick Dewaere, une vie

(petits) loups blancs. Et la mère Maurin comme une louve aux dents longues, pratiquant sans vergogne le forcing au moindre casting. C'est comme cela que Patrick Maurin, à 4 ans, donne la réplique à Pierre Fresnay dans *Monsieur Fabre* d'Henri Diamant-Berger, et se retrouve dirigé à 7 ans par Henri-Georges Clouzot dans *Les Espions*.

Patrick Maurin, oui. Le nom de sa mère, donc. Quid de celui de son père ? Justement, comment s'appelle-t-il, celui-là ? Pierre-Marie Bourdeaux, qui a reconnu Patrick à sa naissance ? Non. Lui, c'est le père de Jean-Pierre et Yves-Marie, le baryton évoqué plus haut, le ticket de sortie du foyer parental, celui qui a un violon dans les yeux et, Mado s'en apercevra plus tard, un pipeau entre les lèvres. Comprendre : il est volage et ne manque pas d'imagination en matière d'alibi – il aurait été jusqu'à lui faire croire être un agent secret et devoir partir en mission ! À la décharge de l'épouse crédule, on est alors en pleine Occupation allemande et le scénario est peut-être plus plausible qu'en temps normal. Et puis Mado reste obnubilée par l'avenir artistique de ses enfants. Le deuxième n'est pas né que le premier est déjà en représentation ! Jean-Pierre, 20 mois, est placé par sa mère comme figurant dans une pièce de théâtre. Les petits Maurin sont de la chair à spectacle. Habituellement, un gamin cherche à rapporter un bon bulletin scolaire pour faire plaisir à ses parents. Là, le passeport pour la considération familiale passe par les contrats. Justification imparable de

Patrick Dewaere, une vie

Mado Maurin : « On ne peut pas lutter contre l'hérédité ni aller contre son destin. »

Mais revenons-en au père de Patrick. Serait-ce Georges Collignon ? Non plus. Pourtant, Patrick n'a que quelques semaines quand ce ténor, attendant de passer une audition, le prend dans ses bras. C'est que le poupon pleure fort dans son couffin, placé dans un coin du bureau où travaille Mado Maurin, alors en charge du théâtre de Calais et en panne de nourrice. Collignon s'attache tout de suite au bébé et... à sa mère. Laquelle décide de faire croire à Patrick que Collignon est son père, et par conséquent de taire la vérité sur son véritable géniteur. Car, en réalité, celui-ci s'appelle Michel Têtard, chef d'orchestre rencontré à Vitré (Ille-et-Vilaine). On l'a compris, le mari de Mado Maurin est un cavaleur (« Il me trompait outrageusement », explique-t-elle) et en ce printemps 1946, elle est malheureuse. Elle est seule. Elle sort d'un traitement draconien pour retrouver une voix qu'elle croyait avoir définitivement perdue. Ses deux premiers fils, Jean-Pierre et Yves-Marie, sont à la campagne. Bonne nouvelle : elle remonte enfin sur scène pour *Le Comte de Luxembourg*, encore une opérette – logique, c'était sa spécialité. Mauvaise nouvelle : elle craque pour le chef d'orchestre. Ledit Michel Têtard donc. Définitivement croyante depuis qu'elle a retrouvé la santé après avoir prié avec ferveur, Mado Maurin sait bien qu'une relation adultérine, même justifiée compte tenu de la situation, l'enverra peut-être au septième ciel mais sûrement pas au plus haut des cieux. Elle envoie donc un

Composition et mise en pages : FACOMPO, LISIEUX

Dépôt légal : juin 2012

Achévé d'imprimer

